

DISCOURS DE MEMORIAL

PAR IRINA SCHERBAKOVA, REPRÉSENTANTE DES LAURÉATS

Mesdames, Messieurs, chers amis, chers membres du jury, chère Vera Michalski, chère Ludmila Oulitskaïa,

C'est un immense honneur pour nous que de recevoir le Prix Jan Michalski, et il m'est difficile de trouver les mots qui pourraient exprimer notre gratitude. Bien sûr, nous espérions pouvoir venir au complet, avec Elena Jemakova et Alena Kozlova, d'autant plus que ce livre n'est que la partie émergée de l'iceberg, derrière laquelle se cachent des années de travail accompli par les nombreux collaborateurs de Memorial. Or, il y a quelques jours, le Parquet général de Russie a engagé une action auprès de la Cour suprême pour la liquidation judiciaire de Memorial, accusé d'avoir enfreint la loi sur « les agents de l'étranger ». C'est pourquoi nos collègues, qui auraient dû être présents ici aujourd'hui, sont en train de se préparer au procès. Je voudrais vous remercier de leur part aussi pour la reconnaissance de notre travail, si importante pour nous. C'est justement à cause de ce travail, mené par Memorial depuis sa création, que les autorités russes veulent nous fermer aujourd'hui. Nous avons fondé Memorial il y a trente-trois ans. C'était une preuve que, dans notre société, était venue l'heure des changements, que commençait à renaître la mémoire dissimulée, profondément cachée, des répressions de masse et de la terreur dont avaient été victimes des millions de personnes exterminées on ne sait quand et enterrées on ne sait où.

Depuis ce moment et jusqu'à aujourd'hui, les missions principales de Memorial étaient l'établissement des listes (dans notre base de données sont réunies des informations sur plus de 3,5 millions de victimes des répressions) ; la création de l'archive populaire contenant des dizaines de milliers de dossiers et une collection muséale unique. Durant toutes ces années, nous avons aidé les gens dans la recherche de renseignements sur leurs proches ; eux, à leur tour, nous ont transmis des documents et des objets, le peu que les familles avaient réussi à conserver. Parmi les victimes de la terreur, il y avait des gens de toutes les couches sociales et de diverses nationalités. C'est pour nous tout un symbole, que notre travail ait été distingué par la Fondation Jan Michalski, parce que, parmi les milliers de destins dont s'est occupé Memorial pendant toutes ces années, les Polonais occupent une place singulière. C'est à partir de ce qu'on a appelé « l'opération polonaise » qu'ont débuté en 1937 les opérations ethniques de la Grande Terreur,

parmi lesquelles la polonaise a été la plus massive et la plus sanglante. Deux ans plus tard, en 1939, des milliers de Polonais qui se trouvaient dans les régions polonaises que les troupes soviétiques venaient d'occuper ont été envoyés dans des camps, déportés au Kazakhstan, dans l'Oural ou en Sibérie ; quant aux officiers polonais faits prisonniers, ils ont été tués. Pendant vingt ans, Memorial a collecté des renseignements sur ces Polonais ; désormais, les biographies des vingt mille victimes tuées à Katyn et à d'autres endroits sont publiées par nos soins et en accès libre.

Le livre *OST-L'insigne se s'effacera pas* est aussi le résultat d'un travail que nous avons commencé il y a plus de trente ans, à partir du moment où, en l'espace de quelques semaines, Memorial a reçu près de quatre cent mille lettres de la part de personnes dont on ne connaissait quasiment rien dans notre pays.

Derrière cet ouvrage, il y a les destins de trois millions et demi de citoyens déportés des territoires soviétiques occupés par les nazis vers le Troisième Reich pour y effectuer des travaux forcés. C'est étonnant, mais, jusqu'au début des années 1990, la mémoire de ces gens – si nombreux – n'existait pratiquement pas dans l'espace public. Ces années de silence s'expliquaient par le fait que le destin des « travailleurs de l'Est » ne s'inscrivait pas dans le tableau officiel soviétique – d'abord stalinien, puis brejnévien – de la Seconde Guerre mondiale. En Allemagne, ils avaient connu la faim et un travail d'esclave ; après la libération, les contrôles humiliants des camps de filtration et les interrogatoires des agents du NKVD. Au moindre soupçon de collaboration, ils étaient accusés de trahison envers la Patrie et risquaient la déportation dans les camps. À leur retour en URSS, les « travailleurs de l'Est » n'ont pas été considérés comme des victimes du nazisme ; pendant de nombreuses années, ils ont été surveillés par les services de sécurité et ont subi des discriminations. Ils ont vécu avec la peur et le sentiment de la culpabilité jusqu'à la Perestroïka, quand ils ont enfin décidé de se manifester en écrivant à Memorial. À partir de ce moment, nous avons commencé à nous renseigner sur leurs destins, à créer des bases de données, à recueillir des témoignages. Ainsi est né ce livre, mosaïque de centaines de témoignages oraux, de lettres, de documents, qui n'est en réalité qu'une infime partie de la mémoire collective des millions d'*Ostarbeiter* à jamais disparue.

Aujourd'hui, de nouveau, les destins de ces personnes (ainsi que celui d'autres victimes de la guerre : détenus des camps de concentration, invalides, prisonniers de guerre) ne trouvent pas leur place dans le tableau officiel de la guerre dont on essaie d'évincer tout ce qui est tragique, complexe et contradictoire. Or, l'histoire des « travailleurs de l'Est » ne s'inscrit pas dans le tableau simplifié et rutilant de la Victoire. Le but de ce livre était justement de rappeler l'existence de ces gens – victimes, en somme, des deux dictatures –, leur destin et leur mémoire.

C'est précisément ce combat pour la mémoire qui explique ce qui se passe aujourd'hui pour Memorial. C'est pour cela qu'on exerce sur nous une telle pression, qu'on essaie de nous évincer de l'espace public ces dernières années, qu'on annonce que nous serions « agents de l'étranger », qu'on nous inflige des

amendes, qu'on nous persécute. Sur les chaînes d'État, on diffuse des reportages mensongers faits pour persuader les spectateurs que nous serions des espions et des ennemis. Et, maintenant, on nous menace de liquidation judiciaire.

Mais je vais dire quelque chose de paradoxal : si cela n'était pas arrivé, nous n'aurions probablement jamais senti autant de soutien et de compassion que ces jours-ci. Du matin au soir, des gens affluent, viennent nous voir, à Memorial International à Moscou, ils écrivent et appellent de partout, ils font des pétitions pour nous défendre, il y a des écrivains et des peintres, des scientifiques et des juristes et, bien sûr, des descendants des victimes des répressions. Les gens comprennent que, dans une large mesure, il ne s'agit pas de nous, mais de la préservation de la mémoire de milliers de victimes. On le comprend non seulement en Russie, mais encore dans un grand nombre de pays européens, parce que beaucoup de gens y comprennent aussi que la mémoire des terreurs de masse n'a pas de frontières.

Que peut-on opposer au rouleau-compresseur de l'État qui avance sur nous ? On peut lui opposer ce en quoi réside depuis toujours la force des faibles – c'est aussi ce qui a fait naître Memorial : la parole libre et la solidarité dans notre mission commune, qui est la défense de cette parole libre. Le prix que nous recevons aujourd'hui, nous le prenons, justement, comme un acte de solidarité. Merci !